

Laurent Gounelle

Je te promets
la liberté

roman

CALMANN
LÉVY

© Calmann-Lévy, 2018

COUVERTURE

Maquette : Olo.éditions

Illustration : © Julie de Waroquier

ISBN 978-2-7021-6550-8

« Le seul véritable voyage, le seul bain de Jouvence, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux, de voir l'univers avec les yeux d'un autre, de cent autres, de voir les cent univers que chacun d'eux voit, que chacun d'eux est. »

Marcel PROUST

À Zabeth et Edmond.

Lyon, France, le 8 décembre 2017

Une douce fin d'après-midi d'automne.

Les quais du Rhône s'étiraient le long du fleuve sous une légère brume, baignés de la faible lueur du soleil déclinant. Pas un souffle de vent dans les herbes folles des terrains vagues alentour, coin de nature improbable à quelques foulées du centre.

La foule était massée derrière les barrières métalliques disposées en travers du quai, à quinze mètres de là. Carte de presse en main, Sam Brennan était parvenu à se glisser juste à côté de celle sur qui tous les yeux étaient rivés, Sybille Shirdoon, qu'il connaissait pour l'avoir interviewée dix ans plus tôt, peu après avoir été recruté par *Newsweek*. Il était depuis détaché en Europe pour le journal, et courait maintenant d'un pays à l'autre pour suivre les événements culturels ou faire des reportages sur des sujets de fond. Il saisissait la moindre occasion pour se rendre en France, dont il parlait la langue couramment.

Cette semaine-là, l'absence d'actualité chaude l'avait conduit à Lyon pour couvrir l'événement annuel qui attirait chaque année de plus en plus de gens des quatre coins de l'Europe. Lyon, *Lugdunum* du temps des Romains, la forteresse de Lugus, le dieu

des lumières... C'est justement les lumières que Lyon s'apprêtait à fêter ce soir-là, comme chaque année depuis plus de cent cinquante ans. Traditionnellement, les Lyonnais disposaient de petites bougies sur le rebord de leurs fenêtres chaque 8 décembre au soir, offrant à la ville des milliers de petites lueurs oscillant dans la nuit. Les illuminations colorées des monuments accentuaient encore l'atmosphère si particulière dans laquelle la ville était plongée ce soir-là.

Il avait reçu quelques heures plus tôt un appel de Jennifer, l'assistante de la rédaction.

— Sam, tu es toujours à Lyon ?

— Oui, bien sûr.

— Figure-toi que Sybille Shirdoon aussi.

— Shirdoon est à Lyon ?

— J'ai eu l'info par une copine de CNN, qui a eu l'exclusivité pour la télé. Sybille Shirdoon vient assister à l'émersion du bateau-restaurant sur lequel elle a commencé sa carrière. L'hélicoptère de CNN va l'emmenner sur les lieux à 17 heures, sur les quais.

— Comment ça, « l'émersion » ?

— Apparemment, le bateau était au fond du Rhône depuis cinquante ans, mais l'agglomération a décidé de curer le fleuve, alors ils vont le sortir de là. La mairie a eu l'idée de prévenir l'attachée de presse de Shirdoon, qui a décidé de venir y assister malgré l'avis de son médecin.

— OK, j'y vais.

— Avec un peu de chance, tu seras le seul journaliste de presse écrite.

On avait installé la vieille dame dans un très grand fauteuil de style Louis XV, recouvert de velours rouge, revisité par Starck. Trônant ainsi sur le quai, elle avait une posture royale. Son grand âge et son affaiblissement physique n'enlevaient rien à son aura, au charisme incroyable qui se dégageait de sa personne.

Longtemps considérée comme l'une des femmes les plus influentes au monde, Sybille Shirdoon avait eu un parcours

incroyable, une vie hors du commun. Métisse de mère française et de père éthiopien de Djibouti, elle s'était fait connaître comme chanteuse, avait joui d'une carrière internationale avant de devenir actrice de cinéma. Portée aux nues dans le monde entier, Hollywood à ses pieds, elle avait pourtant été une star pas comme les autres. Ne se prenant jamais au sérieux, elle s'était toujours montrée très libre vis-à-vis de tout : des producteurs, des journalistes, de son image, et même de son succès. D'ailleurs, n'avait-elle pas décidé un jour, pourtant au zénith de sa carrière, de tout arrêter pour se consacrer à la création d'une fondation destinée à l'éducation des enfants dans le monde ? Une fondation, fruit d'un véritable engagement, pas comme celles créées par des stars utilisant l'humanitaire pour faire parler d'elles, ou parcourant la planète à bord de leurs jets privés ultrapolluants pour dénoncer le réchauffement climatique.

Shirdoon avait au contraire toujours été impressionnante d'intégrité et de cohérence. Un nombre incalculable de donateurs, particuliers et entreprises, l'avaient suivie pour financer des projets fantastiques dans le monde entier.

Sam attendit que le journaliste de CNN en finisse avec ses questions, puis il se tourna à son tour vers elle et se présenta.

— Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi.

— Naturellement ! Vous m'avez interviewée lors du congrès de la fondation en 2008.

Sam sourit. Habituellement, plus les gens étaient célèbres, moins ils remarquaient les autres.

Devant eux se dressait une grue portuaire de taille imposante qui émergeait d'un halo de brume sous la lumière du soleil couchant. Montée sur cale, ses énormes roues suspendues dans le vide, elle ressemblait à un gros scarabée de métal auréolé de taches de rouille.

Un groupe d'hommes coiffés d'un casque jaune étaient rassemblés à côté. Certains palabraient tandis que les autres fixaient les eaux sombres du fleuve. Assis sur le boudin pneumatique d'un

Zodiac, des plongeurs dont la combinaison noire luisait dans la pénombre hissèrent leurs bouteilles jaunes sur leur dos, puis se laissèrent basculer en arrière. Le fleuve les engloutit silencieusement.

— Couvrez-vous bien, dit à Sybille Shirdoon une femme qui semblait veiller sur elle comme on surveille le lait sur le feu.

Peut-être une soignante.

Elle lui tendit un châle que sa protégée repoussa en souriant.

Lorsque le moteur de la grue se mit soudain en route dans un grondement sourd, la foule devint d'un seul coup silencieuse, et tous les regards se rivèrent sur la surface du Rhône.

Un homme en imper beige qui semblait être le chef des opérations distribua des consignes.

La caméra de CNN tournait en continu.

Sybille Shirdoon avait l'air sereine, détendue, mais ses yeux toujours pétillants se mirent à briller davantage lorsque la carcasse enchaînée émergea lentement des eaux tristes du fleuve, comme une énorme baleine prise dans des filets, qui se dresserait de toute sa masse dans une ultime tentative d'échapper à ses poursuivants.

Les chaînes crissèrent sous le poids. Ça sentait le bois mouillé et les herbes fluviales.

À quelques mètres en retrait, la soignante observait, inquiète, la montée des émotions de celle sur laquelle elle était chargée de veiller.

— Stop ! cria l'homme à l'imper au grutier en levant les bras. Rotation à cent quatre-vingts degrés !

Le photographe de *Newsweek* s'activait, prenant des clichés de l'épave avec Shirdoon au premier plan.

Quelques minutes plus tard, le rafirot dégoulinant de vase se retrouva suspendu au-dessus du quai, puis, lentement, la grue le fit descendre jusqu'à ce qu'il repose sur de grosses cales de bois. Les chaînes libérées cliquetèrent quelques instants. Puis le grondement du moteur s'évanouit et, dans le silence qui emplit alors l'atmosphère, le bateau sembla encore plus imposant.

Sam guetta les réactions de la vieille dame, visiblement très émue, qui observait sans rien dire l'énorme carcasse.

Il se rapprocha encore d'elle et s'accroupit pour être à sa hauteur.

— Vous le reconnaissez, madame Shirdoon ? dit-il à voix presque basse.

Elle sourit, sans quitter le bateau des yeux, puis acquiesça lentement.

Sam devina qu'elle était assaillie de mille souvenirs, mille pensées, et il brûlait de la bombarder de questions, mais il voulait respecter son émotion et ne pas voler cet instant manifestement important pour elle.

Il attendit plusieurs minutes avant de se lancer.

— C'est donc là, dit-il, que vous avez commencé votre carrière de chanteuse.

Sybille Shirdoon sourit en secouant la tête.

— Non, on ne peut pas vraiment dire ça !

— Ce n'est pas là que vous avez fait vos tout premiers concerts ?

Elle secoua la tête.

— Non. Mais c'est là assurément que ma vie a basculé.

La soignante ne quittait pas Sam des yeux, comme si elle s'apprêtait à bondir au moindre faux pas. Le photographe mitraillait.

— Vous pouvez m'en dire plus ?

— C'était au début des années 1960. En dix-neuf cent... soixante-quatre, exactement. Je travaillais sur ce bateau. C'était un bateau-restaurant qui faisait piano-bar et organisait aussi des concerts le soir. J'étais censée encadrer la petite équipe qui travaillait à bord. Ça s'est très mal passé pour moi... Et pourtant, sans cette expérience désastreuse, ma vie n'aurait jamais pris le tournant qu'elle a eu ensuite.

Elle se mit à tousser, une mauvaise toux. Sam ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil inquiet à la soignante, et le regretta quand leurs regards se croisèrent : elle se redressa et il eut l'impression de l'avoir malgré lui rappelée à sa mission.

À ce moment, le chef des opérations s'approcha de Shirdoon. Son imper beige était taché d'éclaboussures de vase.

— Madame, dit-il, des hommes vont pénétrer à bord. Bien sûr, on ne peut pas vous proposer de vous y aventurer vous-même : des parties entières peuvent s'écrouler, vous comprenez...

— Naturellement.

— Mais on va faire un petit film de la visite qu'on vous montrera ensuite, vous voulez ?

— Fantastique !

— Y a-t-il un endroit à bord que vous aimeriez particulièrement qu'on filme, si on y arrive, bien sûr ?

Elle réfléchit quelques secondes en secouant lentement la tête, puis il y eut comme une petite lueur qui s'anima dans ses yeux.

— J'aimerais voir le piano ou plutôt ce qu'il en reste, s'il n'est pas complètement disloqué après toutes ces années sous l'eau...

Le gars fit une grimace éloquente.

— Très bien madame, je transmets la demande. Où se trouvait-il ?

— Dans le grand salon qui servait de salle de réception. Un piano à queue noir. Quart-de-queue. Vous ne pouvez pas le louper.

— C'est d'accord, dit-il en s'éloignant.

Sam regarda Sybille Shirdoon en silence quelques instants.

— J'ai l'impression que ce piano signifie quelque chose pour vous...

Elle acquiesça pensivement, un sourire légèrement nostalgique aux lèvres.

— Il a été témoin de ma descente aux enfers et aussi de ma résurrection. Et puis, c'est accompagnée par le timbre de ses cordes que j'ai pour la première fois osé chanter quelque chose sur scène. Ce n'était nullement un concert, il n'empêche que j'avais franchi le pas... C'est grâce à un jeune pianiste. Il était irlandais, comme vous, je présume. Tous les soirs, une fois les clients partis, il jouait un air de sa composition. Un air très resenti, assez mélancolique...

Sam remarqua les larmes qui embuèrent alors son regard.

La soignante s'agita, les sourcils froncés, et regarda ostensiblement sa montre.

— Il s'appelait comment ? demanda Sam.

Un silence.

— Jeremy Flanagan. Nous nous sommes perdus de vue par la suite. Des années plus tard, une amie m'a affirmé l'avoir vu dans un piano-bar new-yorkais. J'ai appelé et essayé de le retrouver, mais il venait de changer de job, sans laisser d'adresse. La vie passe ainsi, on ne prend pas toujours le temps de remercier les gens qui ont joué un rôle crucial dans notre existence sans même le soupçonner... C'est grâce à ce pianiste que j'ai eu le courage de chanter, juste parce qu'il m'a dit une phrase, une seule phrase, toute simple, mais au bon moment : « Tu en es capable. » J'avais besoin d'entendre ça, besoin de cet encouragement, de ce feu vert. Ces quatre mots ont été décisifs pour moi.

— Peut-on dire qu'il est à l'origine de votre démarrage dans le métier ?

Elle secoua la tête.

— On ne peut quand même pas dire ça, même si ça a compté, bien sûr.

Sam vit deux personnes se hisser sur le pont de l'épave.

— En fait, ajouta-t-elle après un moment de silence, c'est une autre personne qui a tout fait basculer pour moi. Un autre homme.

— Un autre homme ?

Elle sourit longuement, comme absorbée dans ses pensées, avant de répondre.

— Un homme mystérieux. Très mystérieux... et qui l'est encore pour moi cinquante ans plus tard...

Sam flaira une bonne piste.

— Racontez-moi tout...

— Holà... comme vous y allez... ça demanderait des heures, vous savez. C'est une longue histoire...

Sur ce, elle partit dans une quinte de toux qui ne s'arrêta plus. La soignante se leva d'un bond.

— On va en rester là, monsieur Brennan.

— Non, mais... on vient à peine de commencer.

— J'entends parler de plusieurs heures. C'est totalement exclu.

— Juste...

— N'insistez pas, je vous prie. Venez, Sybille. Vous allez vous reposer un peu sous la tente avant de repartir.

Sur ce, elle prit par le bras la vieille dame qui peinait à calmer sa toux, et l'aïda à se lever.

— Reposez-vous le temps qu'il faudra, dit Sam du ton le plus rassurant possible. On reprendra quand vous voudrez, tranquillement.

Il les regarda s'éloigner vers une tente estampillée des armoiries de la ville, disposée un peu plus loin sur le quai.

Quinze minutes plus tard, le chef des opérations se présenta à l'entrée. Sam s'approcha rapidement et lui donna sa carte.

— Sam Brennan, de *Newsweek*.

— Jacques Verger.

On le fit entrer dans la tente et Sam se glissa à l'intérieur avec lui.

Sybille Shirdoon était assise dans un fauteuil installé près du lit de camp où elle avait dû se reposer un peu.

— J'ai un premier film, dit Verger en brandissant sa tablette. En revanche, on n'a pas retrouvé le piano. Il a dû être emporté par les flots, une fois ses éléments disloqués dans l'eau.

— Vous avez fait de votre mieux, répondit Sybille en souriant.

Mais Sam vit la tristesse poindre derrière le sourire affiché.

Il visionna le film avec les autres sur l'écran de la tablette, penché au-dessus de l'épaule de la soignante. L'intérieur du bateau était totalement dévasté. Les parois étaient couvertes de vase, d'algues et de toutes sortes de plantes aquatiques qui pendaient misérablement de toutes parts.

On voyait une première pièce à peu près vide, une seconde encombrée de meubles cassés, on descendait un escalier très sombre dont on distinguait à peine les marches enlisées, on entra dans un réduit qui faisait vaguement penser à ce qui avait pu être une cabine de repos, puis dans une vaste salle des machines complètement embourbée, aux allures apocalyptiques. La caméra remontait l'escalier jusqu'à un poste de pilotage tapissé d'herbes gluantes. Elle suivait un couloir plongé dans la pénombre et débouchait dans la grande salle. On reconnaissait un vieux bar recouvert de limon, des tables et des chaises renversées, des hublots aux vitres manquantes ou opacifiées par les alluvions. Quelques poissons prisonniers de l'épave se tortillaient désespérément sur le plancher pourri.

Sam observait du coin de l'œil Sybille qui regardait, très absorbée, les images du désastre.

Quand le film se termina, tout le monde resta silencieux, l'atmosphère était plombée.

Sam prit sur lui pour briser le silence.

— J'aimerais beaucoup vous interviewer sur votre vie à bord de ce bateau. Je voudrais que vous me racontiez cet épisode de votre existence. Et surtout j'aimerais entendre votre histoire autour de cet homme mystérieux que vous avez évoqué...

Comme il le craignait, c'est la soignante qui répondit. Cela durerait des heures, rappela-t-elle, et c'était totalement impossible. Il faudrait échelonner l'interview sur plusieurs jours, sauf qu'il était exclu que Mme Shirdoon dorme ailleurs que chez elle, dans sa maison de Côme. Son état de santé ne le permettait pas, etc., etc., etc.

Sam ne lutta même pas.

Le journaliste de CNN eut droit à quelques questions rapides.

Un quart d'heure plus tard, le rotor de l'hélicoptère se mit à vibrer tandis que ses pales commencèrent à fendre l'air en diffusant une odeur de kérosène.

Sybille Shirdoon salua chaleureusement Sam, le journaliste de CNN, adressa quelques signes de la main à la petite foule amassée derrière les barrières métalliques, et remonta à bord de l'engin.

Le bruit s'intensifia, et l'hélicoptère s'éleva lentement avant de pivoter sur lui-même et de s'envoler dans le ciel brumeux de cet après-midi de décembre.

Un ouvrier en ciré jaune et bottes bleues, tuyau d'arrosage à la main, aspergeait le bateau. La vase à l'odeur fétide coulait lentement le long de la coque, dévoilant un peu son ancienne couleur vert bouteille. Le nom du bateau apparut aussi, peint en lettres qui avaient dû être dorées : *PygmaLyon*.

Sam s'en approcha et interpella le chef des opérations.

— Monsieur Verger, j'aimerais visiter l'épave avec mon photographe, pour *Newsweek*.

Jacques Verger secoua la tête.

— Impossible, on n'a pas sécurisé les lieux.

— Vous pensez qu'on pourra s'y introduire plus tard ?

— Peut-être... sans certitude.

— Vous avez ma carte. Appelez-moi si c'est possible.

— Comptez sur moi.

*

* *

Côte, Italie, le 5 janvier 2018

Sam claqua la porte du taxi, la tête comme une citrouille. Il regrettait d'avoir glissé trois mots en italien au chauffeur en montant à bord. Après ça, l'autre s'était lâché, parlant non-stop pendant tout le trajet. On ne l'arrêtait plus.

Sam regarda, soulagé, la Fiat blanche s'éloigner dans le chemin bordé de cyprès.

Le calme revint, à peine agrémenté de quelques piailllements d'oiseaux.

De hautes grilles noires émergeaient d'une végétation luxuriante, ne laissant apparaître aucune construction. Le ciel était d'un bleu topaze et, bien que le fond de l'air soit un peu frais, on se serait cru déjà au printemps. La veille, il était dans la grisaille londonienne. Une autre planète.

Sam s'annonça au vidéophone. La grille s'ouvrit et il emprunta l'allée bordée de rhododendrons, de lauriers et d'azalées.

Il sortit son appareil et prit quelques clichés. Cette fois, il avait préféré ne pas être accompagné par un photographe pour préserver l'intimité des échanges.

Presque un mois s'était écoulé depuis l'émersion du bateau.

Une heure à peine après avoir quitté Sybille Shirdoon à Lyon, il avait reçu un coup de fil de Jacques Verger.

— Je me permets de vous appeler car vous m'avez laissé votre carte.

— Oui, bien sûr. Que se passe-t-il ?

— On vient de retrouver le piano.

Le piano.

Trop tard pour la photo émouvante des retrouvailles...

— Il n'était pas dans le grand salon, avait dit Verger, mais dans une pièce à part. C'est d'ailleurs une chance folle, car c'est une pièce étanche, peut-être une cabine de survie. Ce bateau a dû être conçu pour la pleine mer, pas pour la navigation fluviale. Bref, il y a eu une poche d'air, et le piano est resté au sec, apparemment en bon état.

— Incroyable.

— Il y a juste un truc étonnant.

— Quoi ?

— Il n'a plus de cordes.

— Plus de cordes ?

— Plus aucune. Quand on l'ouvre, c'est vide. Il y a juste un peu de poussière brune qui repose sur... la planche en bois à l'intérieur.

— La table d'harmonie.

— Voilà.

— Bizarre.

— En fait, non. Ça semble incroyable, mais c'est normal. La poche d'air n'a pas empêché l'humidité de sévir. Les cordes ont dû rouiller puis, avec le temps, elles sont tombées en poussière. Vous pensez, ça fait quand même plus de cinquante ans qu'il est sous l'eau...

— Bon. Surtout, faites-le mettre de côté, à l'abri. On verra ce qu'on en fait.

Mais Sam n'avait ensuite rien décidé à ce sujet.

Le parfum puissant d'un mimosa le ramena à l'instant présent. C'était tellement beau de voir cette explosion de fleurs jaunes en plein janvier ! Merveilleuse Italie...

Il avait attendu l'exposition Raphaël à l'Accademia Carrara de Bergame pour se rendre à Côme, à une heure de route.

La villa de Sybille Shirdoon apparut soudain en contrebas, en même temps que le lac d'un bleu profond qu'elle surplombait. Une villa ancienne, belle mais sans prétention, la façade enduite d'une chaux ocre joliment nuancée, de vieilles pierres soulignant les arêtes des murs et les contours des fenêtres, coiffée d'un toit de tuiles en terre cuite. Des pins centenaires légèrement inclinés semblaient faire la révérence. Quelques camélias étaient déjà en fleur.

On se sentait plongé au XIX^e siècle, quand les villas du lac de Côme étaient le refuge des artistes de l'époque romantique. Les fantômes de Liszt ou de Verdi semblaient prêts à surgir d'un instant à l'autre.

Une jeune femme charmante accueillit Sam, une brune très souriante, les cheveux relevés en queue-de-cheval, les yeux très bleus. Elle parlait français avec un accent irrésistible. Il était soulagé de ne pas retrouver ce chien de garde de soignante.

— Quel est votre prénom ?

— Giulia, lui répondit-elle avec un grand sourire.

Elle installa Sam sur la terrasse, une agréable terrasse pavée, encadrée d'orangers dans de gros pots de terre cuite.

Sybille Shirdoon ne tarda pas à les rejoindre, d'emblée chaleureuse. Elle lui sembla plus détendue qu'à Lyon. Giulia leur servit du café fumant et des macarons au chocolat sur la table basse.

— Alors, comme ça, vous tenez à ce que je vous raconte mon vécu à bord du *PygmaLyon*, et ma rencontre avec cet homme mystérieux que j'ai évoqué la dernière fois, dit-elle en lui adressant un sourire complice.

— En effet.

Elle lui fit signe de s'asseoir dans l'un des fauteuils en osier blanc garnis de gros coussins bleu pâle.

— C'est une longue histoire, comme je vous le disais...

Elle remercia Giulia qui s'éloigna et rentra dans la maison. Sam prit sa tasse en main tout en observant Sybille attentivement. Une grande sérénité se dégageait de sa personne. Elle s'assit, le sourire aux lèvres, et tourna pensivement les yeux vers le lac. Son regard était lumineux.

— À la seconde où j'ai rencontré cet homme, j'ai senti qu'il captait des choses sur moi que je ne savais pas moi-même.

Elle se tut un instant, le regard perdu au loin.

Sam but lentement une gorgée de café sans la perdre des yeux.

— Il m'a amenée à connaître un secret... qui a bouleversé ma vie. Un secret que, par la suite, j'aurais moi-même aimé divulguer à tout le monde, pour que tous puissent en profiter comme moi, mais il m'en a empêchée.

Sam ne dit pas un mot, il se retint de faire le moindre geste. Tout juste se permit-il d'inspirer en silence l'air pur que les premières fleurs de la saison parfumaient délicatement.

— Ce secret m'a en quelque sorte révélé la clé de mon existence, dit-elle d'une voix posée. La clé pour déverrouiller mes freins, mes peurs, mes angoisses. La clé de ma psyché, la clé de mon épanouissement. Mais, avant tout, cet homme et son secret ont fait de moi un être libre...

Les yeux de Sybille étaient toujours tournés vers le lac, mais Sam sentit qu'en réalité son regard portait bien au-delà, au-delà du lac et des montagnes qui l'entouraient. Elle était ailleurs, à une autre époque...

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Achévé d'imprimer en octobre 2018
par CPI
pour le compte des éditions Calmann-Lévy



**CALMANN
LEVY** s'engage
pour l'environnement en réduisant
l'empreinte carbone de ses livres.
Celle de cet exemplaire est de :
650 g éq. CO₂
Rendez-vous sur
www.calmann-levy-durable.fr

21, rue du Montparnasse 75006 Paris

N° d'éditeur : 7400330/01

N° d'imprimeur :

Dépôt légal : octobre 2018

Imprimé en France.